

*Le Collectif « **Retissons du lien. Penser ensemble pour agir en commun** » réunit des personnes victimes des attentats de Paris et Bruxelles, de familles concernées par l'engagement violent d'un de leurs enfants dans l'idéologie djihadiste et d'intervenants de première ligne (enseignants, travailleurs sociaux de rue, etc.)*

**Intervention Isabelle Seret  
(Liège, 1<sup>er</sup> janvier 2024)**

« *Si nous pouvons y arriver, pourquoi d'autres gens n'y arriveraient pas ?* » dit Fatima. La question n'est d'ailleurs pas de savoir si on va vivre ensemble, pour reprendre l'auteur Amin Maalouf, mais comment ! Comment va-t-on vivre ensemble ?

D'où l'idée voire le besoin de créer un espace où penser ensemble pour agir en commun.

À défaut d'initiatives des pouvoirs publics pour tenter de comprendre ce qui NOUS est arrivé - pas uniquement à Laura car présente à Maelbeek ou à Fatima parce que son fils est parti en Syrie mais à NOUS - Vincent de Gaulejac et moi avons **impulsé une dynamique** et proposé un cadre de travail qui permette d'accueillir ce groupe improbable réunissant des personnes que l'histoire aurait pu opposer. Dans ce groupe, il fallait faire face à la douleur, la honte, la colère, la culpabilité, la stigmatisation et les transformer.

Nous n'avions pas au départ en mars 2018 le projet de constituer un groupe qui perdure. C'était en quelque sorte une expérience au sens noble. Pas celle de deux chercheurs qui observent les effets de leur dispositif mais bien une inscrite dans une démarche clinique : le chemin se fait en marchant.

Ce chemin s'est construit dans **un processus génératif dans lequel chaque étape créait les conditions pour concevoir et mettre en œuvre les étapes suivantes**. Ce qui veut dire que tout est recréé en permanence par les acteurs qui s'y engagent. **Et c'est le sens de cet engagement qui confère la validité du processus, qui redonne confiance aux participants dans leur capacité d'agir**. Pour exemple, nous bénéficions dans le cadre du procès d'une subvention de la FWB pour proposer trois dispositifs inspirés de cette démarche (cercle en JR, médiation, événements thématiques), je ne peux pas à ce jour dire si ces projets sont un aboutissement ou le début d'un nouveau chapitre.

Sandrine dit : « *Nous n'étions pas visés en tant que personnes singulières. Par notre intermédiaire, c'est l'État belge que l'on voulait atteindre. A travers nos morts et nos blessures, nous incarnons l'attaque commise contre la société belge et ses valeurs.* »

Les personnes victimes portent en elles une double blessure. L'une est personnelle, intime, inscrite dans leur corps et dans leur psyché. L'autre est symbolique dans la mesure où l'attentat cherche à détruire la société, ses valeurs, ses institutions, ce qui fonde le lien social.

Les familles, concernées par le départ voire le décès de leurs enfants en Syrie, demandent à être considérées elles aussi comme **des victimes plutôt que comme des complices** de la violence terroriste. Elles demandent à être reconnues dans leur volonté de se (ré)insérer - dans la mesure où les attentats ont stigmatisé les personnes de foi musulmane - et de restaurer notre être ensemble. Azdyne dit : « *les gens vous disent « moi, à votre place, je ferais profil bas en tant que père de... ». C'est difficile, parce que bon, je ne l'ai pas choisi et puis... il y a ce silence... parce que j'ai envie d'en parler. Je ne demande pas qu'on m'aide matériellement mais au moins qu'on comprenne que ce n'est pas nous qui les avons envoyés au djihad* ».

Le groupe « Retissons du lien » s'est constitué à partir d'une évidence : « Ça ne va pas » ou autrement dit « Plus jamais ça ». Ses membres étaient confrontés à des souffrances physiques et psychiques profondes, durables, intenses, difficiles à partager, tout en ayant le sentiment qu'il convenait de les partager, de les socialiser parce que **les douleurs des uns et des autres étaient le symptôme de blessures** qui concernaient l'ensemble de la société. Ces souffrances sont la conséquence du déchirement du lien social, de fractures profondes au sein des institutions, du monde commun. Il NOUS est arrivé quelque chose. Il y a donc un lien étroit entre le travail de chacun pour réparer son corps, ses enveloppes psychiques, ses relations interpersonnelles, **et le travail collectif pour lutter** contre le racisme, l'exclusion, les discours de haine.

Le besoin de thérapie individuelle ne peut pas être dissocié d'un travail approfondi pour retisser du lien.

D'ailleurs, les personnes victimes de violences extrêmes expriment l'idée **qu'elles ne peuvent traverser cette épreuve sans retrouver confiance dans l'altérité**. Annabelle endeuillée le 13 novembre : « *Ma colère, elle n'est plus là en fait. Sans doute d'avoir pu mettre des mots et d'avoir pu rencontrer des personnes traumatisées par le même phénomène mais de*

*façon tout à fait différente. Je trouve que ça permet déjà de moins se sentir seule là-dedans et de pouvoir avoir l'impression d'en faire quelque chose ».*

**Le groupe a pu avoir pour certains des effets thérapeutiques.** Mais c'est sur cette dimension symbolique de **cohabitation pacifique** qu'il s'est constitué. Sophie, dont la fille a été blessée lors des attentats de Bruxelles, le décrit en ces termes : « *Nous cherchons ensemble ce qui peut faire « commun » donc ce n'est pas simplement un groupe de parole, c'est un groupe de travail et ça demande un effort. C'est fatigant. Je ne sais pas si c'est difficile mais ça demande un effort. »*

**L'effort et l'intérêt résident dans la confrontation à des altérités diverses,** parfois inconnues, souvent surprenantes. La force de ce groupe est justement sa diversité. Diversité culturelle, sociale, culturelle et politique. Chacun de ses membres a des identités plurielles, un statut, un âge, une profession, des opinions, des croyances différentes mais si ils sont sans doute en désaccord sur bien des points, ils sont liés par une volonté : faire société et témoigner que l'être-ensemble est plus fort que la haine et le rejet des autres. Cette dimension politique est essentielle.

C'est dire l'importance de ne pas séparer le registre thérapeutique nécessaire pour accompagner les personnes **qui ont un vécu traumatique de cet autre travail** qui est de parvenir à faire quelque chose avec ce qui est arrivé. Le groupe Retissons du lien a pris le chemin de l'engagement citoyen. Laura dit à ce propos : « *Le groupe passe par la parole, mais va au-delà. Participer à un groupe qui contribue activement à prévenir le terrorisme permet de ne plus subir sa condition de victime. Agir permet de redevenir actrice, d'avoir un but tourné vers l'avenir ».*

Donc ce groupe cherche à concilier un espace d'échange existentiel, dans lequel on peut parler de soi, partager ses expériences, **se sentir écouté, et un engagement citoyen** par l'investissement de ses membres dans des actions de prévention et de témoignages en essaimant aux sein de nos institutions de justice, en milieu carcéral mais aussi au sein des écoles, des universités, des centres éducatifs fermés.

De par sa portée symbolique, le groupe atteste de la possibilité d'une société réconciliée face à un événement traumatique.

Maintenant, est-ce que ce dispositif constitue un pattern ? Je ne le crois pas.

**Il dépend et se crée en fonction d'un contexte et des besoins des participants.**

Mais pour cela aussi, il nécessite une volonté politique et des soutiens institutionnels, des intervenants formés et aptes à piloter des initiatives locales, **une mise en réseau des acteurs** concernés (comme ici avec Médiante, V-Europe, Life4Brussels, les MJ, le Caprev, le CREA, etc.) et du temps c'est-à-dire les moyens nécessaires pour soutenir les démarches dans la durée et capitaliser au départ d'expériences similaires (y compris dans d'autres domaines comme les violences intra familiales).

Pour terminer, est-ce que ce groupe est ou a été un déclencheur dans les chemins de reconstruction des uns et des autres ? J'ai veillé à ne pas aborder cette réflexion ou utiliser le mot résilience dans mon exposé. Je ne me sens pas habilitée pour parler de ces cheminements si intimes faits de tâtonnements, de petites et grandes victoires.

Créer ce dispositif m'a permis de quitter le sentiment d'impuissance qui m'habitait face à la violence terroriste et le groupe quant à lui m'a redonné confiance dans le fait que des espaces citoyens et démocratiques puissent exister sans enjeux de compétitivité, c'est-à-dire que j'y ai trouvé un lieu où imaginer des manières de réinventer notre commune humanité. En cela, il n'y a pas plus porteur et ma gratitude leur revient.